

fit sa retraite vers les Pyrénées que lorsque les armées françaises eurent été refoulées sur tous les points, et que de sinistres nouvelles lui parvinrent de toutes les parties de l'empire ; toute sa vaillance devint inutile : il voyait son armée de vingt cinq mille hommes s'amoinrir chaque jour, après les garnisons qu'il fut obligé de laisser dans les places fortes , après les dix bataillons qu'il envoya au maréchal Augereau, défendant avec une petite armée la ville de Lyon, berceau de Suchet. Celui-ci suppléa par son habileté au défaut de troupes. Dans sa retraite , il ne perdit point l'attitude de vainqueur ; l'ennemi comprit l'électricité communicative que sa valeur inspirait à sa petite armée. Suchet évacua le dernier l'Espagne, soutint le moral des troupes contre les frayeurs et les paniques. Grâce à sa présence d'esprit et à sa valeur , il faisait chaque jour repentir les Anglo-Espagnols de leurs attaques téméraires. C'est ainsi qu'il entra en France sans avoir éprouvé de pertes sensibles. Dans cette ruine finale de 1814, où, malgré les éclairs d'héroïsme, la fortune nous fut contraire, il eut de belles journées, des heures qui lui rendaient le soleil de sa jeunesse ; mais la France, épuisée d'hommes et d'argent, était dans la consternation, et le peuple témoignait de sa lassitude de la guerre.

L'heure était venue : Napoléon , d'une main à qui Dieu avait retiré la force, devait rendre Ferdinand VII à la liberté. Napoléon crut pouvoir refaire l'œuvre de Louis XIV, et il se trompa ; il rencontra un rempart immortel contre lequel il vint se briser. Ferdinand rentra en Espagne au milieu des fêtes. Suchet reçut ce monarque à Perpignan, et fut chargé de le conduire à l'armée espagnole. Ferdinand accueillit le maréchal avec distinction , et lui témoigna sa *reconnaissance pour la manière dont il avait fait la guerre à ses peuples révoltés*. Ainsi fut rendue à son roi cette Espagne qui avait trompé la gloire et le génie de Napoléon. Mais le jeune prince,